

Walter Vogt

Immortel Wüthrich

roman

traduit de l'allemand par François Conod



camPoche

« Immortel Wüthrich »,
a paru en édition originale en 1994
chez Bernard Campiche Éditeur, à Yvonand

Ce livre de poche paraît avec l'aide de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

prohelvetia

« Immortel Wüthrich »,
deux cent soixante-dix-septième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le quarante-septième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration d'Huguette Pfander,
et de Julie Weidmann

Couverture et mise en pages: Bernard Campiche
Photographie de couverture: Philippe Pache
Photogravure: Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure: Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand (ouvrage imprimé en France)

Titre original:

« Wüthrich: selbstgespräch eines sterbenden Arztes »
Première édition: Diogenes Verlag, 1966
Édition de référence pour la traduction:
Walter Vogt, « Werkausgabe », Erster Band: Romane I,
Zurich/Frauenfeld: Verlag Nagel & Kimche, 1991

ISBN 978-2-88241-278-2

Tous droits réservés pour la traduction française

© 2010 Bernard Campiche Éditeur

Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe

www.campiche.ch

LE PROFESSEUR Wüthrich s'est éteint dans l'après-midi du dix septembre. Bien que les symptômes d'une grave maladie se soient multipliés ces derniers temps et qu'on dût s'attendre au pire, sa mort subite a pris tout le monde au dépourvu.

AU VOLANT de ma voiture, je descends l'Aargauer Stalden. À chaque fois je compte les troncs des vieux ormes et des tilleuls, moitié par manie, moitié parce que l'habitude m'en est devenue chère... Le bord des feuilles commence à jaunir. Septembre. Dix septembre. Nous avons eu un été chaud et sec, les feuilles changent de couleur plus tôt que d'habitude; aujourd'hui, la journée est chaude à nouveau, le ciel est bleu comme dans le Sud, les nuages sont d'une blancheur aveuglante, l'air est limpide, fort comme un cognac...

Il y a quarante ans que je passe tous les jours par ici; tous les jours je vois la ville en contrebas, entre les troncs d'arbre: toitures, tours, tourelles, étroitement imbriquées les unes dans les autres – plus rarement, une grue jaune qui domine le tout. À gauche, la pelouse grimpe vers le Rosengarten et ses villas. Dans l'une d'elles habite un vieil ambassadeur, un de mes patients; il n'a qu'un souhait: rester ici, ne plus être muté à Nairobi, Saïgon, voire à la cour du Calife. Je pourrais dire au vieil homme dans son ambassade qu'il n'a plus la moindre chance d'une mutation – je pourrais même le lui dire avec une certitude absolue. Je pourrais lui dire aussi qu'il

n'aura plus jamais l'occasion de prendre l'avion pour Québec, Toronto, Montevideo ou quelle que soit la ville d'où il vient – sans parler de faire le voyage en bateau: ce serait encore plus épuisant. Je ne dirai rien au vieil homme...

Quelqu'un klaxonne et me double. Je roule trop lentement, trop prudemment. Je me fais remarquer. Dix septembre.

J'ai quitté la maison beaucoup trop tôt. Berta m'a longuement suivi d'un œil interrogateur. Pourquoi part-il si tôt, voilà ce qu'elle voulait savoir. Je ne le sais pas non plus. J'ai mis ma montre de gousset dans la poche de mon veston, ce qui fait que je ne peux pas vérifier l'heure pendant le trajet. L'horloge du tableau de bord n'est plus à l'heure depuis des années. La petite aiguille indique le sept, la grande le douze. Une chose est sûre: il n'est pas sept heures.

Il doit être environ huit heures et demie; je suis effectivement très en avance. On ne m'attend pas avant neuf heures. Quand j'arrive trop tôt, je dérange.

Jeudi dix septembre. «Un jour comme un autre.»

J'ai vu la date ce matin sur le calendrier, mais je l'aurais sue de toute façon, en tout cas le mois et l'année.

Un jour comme un autre.

Je ne dors jamais au-delà de cinq heures du matin. On ne m'attend pas avant neuf heures – pire, je dérangerais... Donc j'ai tout mon temps!

Je me redresse dans mon lit, je réfléchis à mes problèmes, je lis, me recouche, somnole, me rendors

– parfois à peine pour quelques secondes. Tous les jours à sept heures pile, ma femme Sophie se réveille.

Je dis : « Bonjour Sophie... »

Sophie est morte depuis des années.

Pourtant, tous les matins à sept heures pile, je lui dis bonjour. Ça fait une coupure, dans le long intervalle entre cinq et neuf, de se redresser à sept heures et de se tourner vers le lit de Sophie en murmurant : « Bonjour Sophie. » Car, bien entendu, je me contente de le murmurer depuis que Sophie est morte. Mais je souris gentiment : quoi de plus désagréable que de se faire souhaiter le bonjour sur un ton grincheux ? Peu importe que la personne à qui l'on s'adresse soit vivante ou non. Sophie est morte il y a exactement six ans et deux mois, dans la nuit du dix juillet. La plupart des humains meurent la nuit – comme si vivre un jour de plus était au-dessus de leurs forces. Là où elle est, Sophie m'entend lui dire bonjour. Pas à chaque fois, n'exagérons rien, mais certainement *une fois*. Aujourd'hui c'est l'anniversaire de Sophie. Berta croyait peut-être que j'étais allé au cimetière avant l'aube, ce qui expliquerait son œil interrogateur. Au déjeuner, il faudra que je mentionne au passage mon intention de me rendre sur la tombe de ma femme dans l'après-midi.

Surtout ne pas se faire remarquer !

Je ne voudrais pas donner l'impression de penser sans arrêt à ma défunte épouse, mais je souhaite encore moins qu'on s'imagine que j'ai oublié son anniversaire : tout le monde croirait aussitôt que je ne m'y retrouve plus dans les dates.

J'ai presque envie de prendre par le pont d'en bas, mais il se pourrait qu'un de ces contractuels en blouse claire, ou alors le policier de faction, me reconnaisse – sinon moi, du moins ma voiture. Il se demanderait: « Pourquoi le vieux passe-t-il aujourd'hui par en bas? Il ne le fait jamais, d'habitude. » Il pourrait me suivre pendant que je descendrais craintivement la rue en pente, un peu trop lentement; il pourrait se dire: « Qu'est-ce qu'il a, celui-là? » – et sortir son calepin ou son sifflet à roulette... Derrière les vitres fermées, je ne l'entendrais même pas siffler. Si seulement il n'y avait pas cet agaçant bourdonnement d'oreilles! On ne s'y fait pas, parce qu'il n'arrête pas de varier d'intensité.

Mieux vaut continuer tout droit, comme d'habitude, par le pont d'en haut.

Dans mes oreilles, ce mugissement, comme une violente bourrasque. Dehors, pas un souffle, à en juger par les arbres. Les bruits de la circulation ont l'air de grattements d'ongles enfantins sur une cuve tonitruante.

A-t-on jamais rien entendu de pareil: « cuve tonitruante » ?

Je suis décidément très en avance. Je gare ma voiture le long du trottoir et je descends. Je *pourrais* l'y laisser deux heures. Le contractuel me fait un signe poli de la tête; il connaît la voiture noire qui passe ici tous les jours à la même heure. Seulement, aujourd'hui, anniversaire de Sophie, la voiture se présente plus tôt que d'habitude. Voilà aussi pourquoi elle s'arrête: il s'agit tout simplement de tuer le temps. Le contractuel n'y trouve rien à redire. Je rebrousse chemin de quelques pas sur le pont et me

penche par-dessus le parapet. En contrebas coule l'Aar, verte, ses vagues couronnées d'écume. Je crache dans le vide. Derrière moi, un homme se racle la gorge. Comme je me retourne, il rit.

Un inconnu.

Les inconnus sont la majorité. Ils devraient l'emporter, quelles que soient les règles du combat – le combat entre les gens que l'on connaît et ceux que l'on ne connaît pas. Je crache encore une fois.

Le monsieur se racle à nouveau la gorge. Il m'est toujours inconnu.

Mieux vaut retourner à la voiture que cracher une troisième fois. On pourrait me remarquer. (Mais ce n'est pas interdit.)

Il ne s'est rien passé de particulier au petit déjeuner : je prends mon café au lait plutôt noir, avec du pain Graham et un œuf à la coque. Pourquoi Berta m'a-t-elle dévisagé sans relâche durant tout le repas ? Elle n'a pas pipé mot. A-t-elle du chagrin ? Il faudra que je lui demande.

En tout cas, je ne crois pas qu'on puisse manger les œufs à la coque autrement que je l'ai fait. Je place l'œuf sur la pointe parce que la bulle d'air se niche sous le bout arrondi. Aurais-je dû briser la coquille avec la petite cuillère au lieu d'utiliser le dos du couteau ? Il se trouve que je brise toujours la coquille avec le dos du couteau. Il n'en est pas moins vrai que je l'enlève jusqu'à ras bord du coquetier. Admettons : c'est une méthode inhabituelle pour consommer un œuf à la coque. Hélas ! c'est parce que souvent ils ne sont pas à la coque mais cuits dur, presque des œufs de Pâques.

Berta se serait-elle offusquée parce que j'émettais des réserves quant à sa conception de l'œuf à la coque ? Ce n'était pas mon but.

Après le repas, je me suis essuyé la bouche avec la serviette. À la salle de bains, je me suis lavé les mains et brossé les dents : dans cet ordre, comme tous les jours. Pendant le petit déjeuner, nous échangeons à peine quelques mots, Berta et moi. À cette heure matinale, nous n'avons rien à nous dire. Tout était bien différent du vivant de Sophie.

Je démarre. Le contractuel me salue – me connaît-il ? L'église de Nydegg se décide enfin à sonner la demie de huit heures. Je suis toujours beaucoup trop en avance. Je passe de première en seconde ; grincement ; à part ça, la voiture est impeccable. Seule l'horloge de bord n'est plus à l'heure depuis des années.

La ville m'accueille avec ses longues ombres bleues. Le toit couleur malachite de l'église disparaît sur la droite. La rue est en pente, les maisons s'échelonnent et se pressent vers la lumière ; une grue va à la pêche dans une fouille. On n'arrête pas de construire, de transformer. On dirait que la ville n'est plus assez bonne. Peut-être en effet n'est-elle plus assez bonne. Autrefois, il n'y avait guère de maison où je n'aie jamais mis les pieds. Sitôt la porte franchie, on est assailli par des odeurs de moisi, des relents de chou, des vapeurs de schnaps et l'acidité d'aliments gâtés. À peine si, dans l'obscurité, on arrive à déchiffrer les noms sur les boîtes aux lettres. On grimpe à tâtons jusqu'aux logements : taudis sordides, mornes, étouffants. Les gens y vivent

entassés – la vieille couturière chez qui on m’a fait venir après son attaque... La famille Obrist, sept âmes – toutes mortes de la grippe, un certain hiver. La vendeuse empoisonnée au véronal : jusqu’à la fin personne n’a su si, oui ou non, elle l’avait fait exprès.

La méningite de M. Gerber, transmise par son perroquet bleu.

Il y a si longtemps... Les dernières visites à domicile, je les ai faites voilà vingt-deux ans. Je ne m’y retrouverais plus, dans ces maisons – tout a été changé, transformé, rénové. Les façades ne dévoilent rien de leurs habitants ; partout de la molasse, gothique ou baroque, fraîchement crépie ou laissée à l’abandon – même les vitrines du rez-de-chaussée cachent davantage qu’elles ne révèlent. De la cave au grenier, les maisons regorgent de maladie, d’inceste, de démente, de rêverie. De temps en temps, il y a un meurtre.

Tant de choses étaient effectivement insalubres. Le plus souvent, il n’y avait même pas l’eau courante dans les appartements et les mansardes. Tête rouge, en maillot de corps, les travailleurs et les apprentis des boutiquiers gisaient sur un canapé ou sur un grabat pitoyable, ils souffraient de pneumonie. Quelqu’un leur avait apporté un peu d’eau dans un verre graisseux ; parfois ils devaient aller la chercher eux-mêmes deux étages plus bas. Je les confondais tous, parce que c’était toujours le même lit, le même verre d’eau, et qu’une très forte fièvre donne le même visage à tout le monde. On ne les hospitalisait qu’au moment où, leur cerveau atteint, ils se mettaient à hurler ou se précipitaient nus dans les escaliers.

Des jeunes filles me présentaient leur poitrine avec un pauvre sourire. Quand elles toussaient, anémiques et décharnées, Madame prenait peur pour les enfants, à cause de la contagion. Les filles s'étonnaient d'apprendre que, sous leurs seins, il y avait des « poumons », et quand on leur expliquait que ces poumons étaient malades, l'idée les faisait pouffer de rire.

En général, elles mouraient vite et sans chichis. Pour quelques-unes d'entre elles seulement, la cure au sanatorium s'avérait assez efficace pour prolonger leur agonie pendant des mois et des mois.

Ou alors, quand elles étaient tourmentées par des maux d'estomac et qu'elles vomissaient, elles exhibaient le disque lunaire de leur ventre. La plupart du temps, il s'agissait d'une grossesse; là, elles ne pouffaient pas, elles pleuraient, parce que la vie est plus inconvenante que la mort.

Pourquoi est-ce que je dis: « disque lunaire de leur ventre »? Si je m'exprimais ainsi à neuf heures du matin dans mon hôpital, mes assistants souriraient ou fronceraient les sourcils. Ils se diraient: « Le vieux est gaga. » Mais rien ne transparaîtrait sur leur visage aussi poli qu'inexpressif.

Pourquoi les médecins assistants ont-ils des visages inexpressifs?

Les ventres des jeunes filles enceintes ressemblaient pourtant bel et bien à des lunes rondes et blanches. Les assistants n'ont pas du tout le visage inexpressif. Ils sont jeunes, mariés – un mariage heureux, en général. Ils ont une petite voiture et un long trajet de leur domicile à l'hôpital.

Dix septembre, anniversaire de Sophie.

Je me souviens des moindres détails de son dernier anniversaire. Elle était gravement malade, diaphane; ses cheveux fins s'étaient clairsemés et avaient blanchi. Comme toujours, elle avait ouvert les yeux à sept heures du matin. J'étais déjà réveillé, assis dans le lit, et attendais de lui dire bonjour, de lui souhaiter un bon anniversaire et de l'embrasser.

Sophie a dit: «Maintenant, ta femme est vraiment très très vieille...»

J'ai dit: «Et moi donc!»

Je savais depuis longtemps qu'elle ne guérirait plus: un professeur en médecine abuse difficilement un autre professeur en médecine quand il s'agit de sa propre femme! J'aurais préféré ne rien savoir, pour ne pas avoir à mentir. Je lui ai souhaité une bonne année, suivie de nombreuses autres. Au petit déjeuner, nous avons entamé le gâteau préparé par Berta. Sophie en a mangé, mais je crois qu'ensuite elle a tout vomi.

Après sa mort, j'ai lu son journal intime. Elle savait que c'était son dernier anniversaire. «Il ne faut pas qu'il s'en doute», ai-je lu.

Je savais bien qu'elle savait.

Que dire d'autre?

On n'avait rien négligé. Je veux dire: les traitements, les cures – et en principe on ne parle jamais d'un «dernier anniversaire»...

C'était par un jour de septembre aussi chaud et lumineux qu'aujourd'hui. Dans le magasin juste à droite, j'achète des fleurs pour Sophie, des lis d'une étonnante couleur pourpre, avec des pétales

finement recourbés, des taches vert gazon et des franges qu'on dirait peintes à la main. Je ne sais pas comment s'appellent ces fleurs. Il en restait cinq, j'ai pris tout le lot. Sophie savait apprécier ces choses-là : des lis comme ceux-ci sortent de l'ordinaire, elle aimait bien ce genre d'attention. Dans son journal, je suis tombé sur la phrase suivante : « Reçu aujourd'hui de Hans cinq lis merveilleux et rares, rouge pourpre et vert... »

Pourquoi, sachant que c'était son dernier anniversaire, éprouvait-elle le besoin de l'écrire ? Comme par hasard, cette phrase est restée gravée dans ma mémoire, mot pour mot.

Je gare la voiture près du chantier, parce que je suis très en avance. Lorsque j'arrive avant neuf heures, je me fais remarquer ; tandis que quand je suis en retard, personne ne s'en formalise. Pour ces deux ou trois minutes, inutile de verrouiller la voiture. Mais la clé de contact, je ne peux pas la laisser sur le volant ! Escalader les quelques marches jusqu'au magasin de fleurs sous l'arcade.

Les quelques marches sont devenues pénibles...

Je halète...

Derrière des centaines de roses baccarat dans des vases blancs, mes lis.

Il y en a cinq.

Comme je pénètre dans la boutique, ce n'est ni la dame aux lunettes ni la dame sans lunettes qui m'accueille, mais une apprentie au visage rond, luisant, cramoisi d'empressement. Elle non plus ne connaît pas le nom botanique des fleurs.

— Voulez-vous que je me renseigne ?

Non, je ne veux pas qu'elle se renseigne au sujet des fleurs : je ne saurais retenir leur nom. L'apprentie ne s'étonne pas de ma réponse : certaines défaillances de la mémoire sont normales chez les personnes âgées. Je lui demande d'emballer les cinq lis.

— Tous les cinq ? rétorque-t-elle.

Aurais-je dû en prendre trois ? Ou un seul, comme on le fait quand les femmes sont encore jeunes et que soi-même on n'a pas d'argent – et si par hasard on en a, on ne sait pas très bien s'il vous appartient vraiment ou si l'on n'a pas oublié de payer les impôts et les primes d'assurance...

Non, je les prends tous les cinq, comme pour le dernier anniversaire de Sophie. Je les déposerai sur sa tombe cet après-midi, quand j'irai au cimetière. Pas la peine de tout expliquer à l'apprentie fleuriste... À propos d'argent, je constate la même ambivalence chez Michaël. De qui la tenons-nous ? Sophie s'en amusait beaucoup. Dans sa famille, chacun connaissait la valeur de l'argent mais n'y attachait aucune importance. L'apprentie dépose dans mes bras les lis enveloppés de papier de soie. Je paie. Sur le pas de la porte, le nom des fleurs lui revient, mais je ne comprends pas ce qu'elle dit. Les cinq lis occupent tout le fond de la voiture.

Pour l'instant, je ne puis en faire davantage pour Sophie.

Pendant le petit déjeuner, j'avais mis l'*Exultate Jubilate* de Mozart, un vieux disque offert à ma femme par Michaël pour son cinquante-cinquième anniversaire. Depuis, nous le mettions chaque année à cette occasion durant le petit déjeuner. Le disque

grésille un peu, peut-être me faudrait-il faire réviser le tourne-disque. Mais la voix de Maria Stader, je la trouve toujours belle.

Est-ce la raison pour laquelle Berta m'a dévisagé pendant tout ce temps ?

Je dois avouer que j'ai oublié un instant que Sophie était morte. Ai-je crié son nom ?

Après le petit déjeuner, en tout cas, je n'ai rien fait qui puisse attirer l'attention. Je me suis habillé comme tous les jours : cravate, veston, chaussettes noires, souliers noirs – rien à redire, je suis formel à ce sujet. Il est vrai que j'avais oublié mon mouchoir et que j'ai dû revenir sur mes pas.

Mais Berta n'oublie-t-elle jamais rien ?

Berta oublie tout. Elle laisse les plaques de la cuisinière enclenchées jusqu'à ce qu'elles virent au rouge ; souvent, l'eau chaude goutte du robinet des journées entières ; la lumière du grenier est restée allumée tout un hiver, et quand les voisins ont attiré son attention sur la chose, elle ne les a pas crus. Une fois, elle a ouvert la machine à laver avant que l'eau se soit écoulée et que le tambour se soit arrêté – tout simplement parce qu'elle avait regardé l'horloge au lieu de la machine, et parce qu'elle est obstinée.

Les jours fériés, Sophie et moi prenions toujours le petit déjeuner en robe de chambre ; nous avions en horreur les vêtements dans lesquels on se sent engoncé du matin au soir.

Est-ce que Berta s'est étonnée de me voir paraître à table dans la robe de chambre de Sophie ?

Ce n'était qu'une étourderie sans conséquence. Le genre de choses sur lesquelles il suffit de glisser

avec un sourire. Les habits de Sophie sont restés dans son armoire, intouchés. Quoi de plus naturel que de l'ouvrir le jour de son anniversaire, de passer ma main sur les diverses étoffes...

Quant à la fausse manœuvre de départ – marche arrière au lieu de la première vitesse – Berta n'a pas pu s'en apercevoir : elle n'y connaît rien.

À présent, pour quitter la place de parc, j'enclenche directement la seconde, afin de ne pas avoir à changer de vitesse et éviter de faire grincer la boîte. Autrement on pourrait me prendre pour un débutant ou un type qui est saoul dès le matin. On sait que les contractuels et les policiers en voient de toutes les couleurs.

Dans le rétroviseur, la Fontaine de la Justice, avec la statue aux yeux bandés.

Pourquoi la Justice a-t-elle constamment les yeux bandés ?

Je continue à être très en avance.

Cette nuit, j'ai mal dormi – rien d'exceptionnel depuis que je dois reposer sur quatre oreillers à cause de mes difficultés respiratoires. Petit garçon, j'ai connu mon grand-père ainsi : soufflant avec difficulté, pansu, bleu, boursoufflé, cloué à la chaise d'où il ne se relevait jamais et sur laquelle, comme j'ai fini par l'apprendre avec horreur, il passait la nuit.

La plupart du temps, je pense à Sophie.

Michaël devrait rentrer des Etats-Unis : il ne s'y plaît pas. Dommage qu'il ait épousé cette Américaine...

Berta m'entendait aller et venir dans la maison et craignait que je devienne somnambule – ridicule !

J'admets ne plus très bien savoir comment j'ai échoué au grenier. Là-haut, j'ai dû dormir un peu. Ensuite j'ai farfouillé dans nos vieilleries jusqu'à quatre heures du matin. À cinq heures, je me suis réveillé dans mon lit, comme d'habitude. À la longue, je ne tiendrai pas le coup avec si peu de sommeil. Mais j'aime ces cinq à sept printaniers. J'écoute les oiseaux. Jeune homme, je gaspillais ces heures à dormir. De nature, je ne suis pas un lève-tôt. Au fond de la caisse où Sophie conserve ses affaires, j'ai trouvé mes lettres. Sophie était si ordonnée ! Vingt et un paquets de lettres, chacun entouré d'un ruban de toutes les couleurs, ces rubans de soie aux teintes un peu ternies des lapins en chocolat et des œufs de Pâques... Dans une autre caisse, je garde les lettres de Sophie, avec nettement moins d'ordre qu'elle. Il n'y en a que huit paquets, grossièrement noués avec de la ficelle – et pourtant, elle écrivait plus souvent et plus longuement que moi. Je n'ai pas ouvert les lettres pour éviter de tout mélanger. D'ailleurs je ne suis pas sûr de pouvoir encore déchiffrer nos écritures – ni de comprendre ce que nous voulions nous dire à l'époque. Le faire-part de naissance de Michaël traînait au fond de la caisse. Ces horreurs qu'on imprimait dans le temps ! Et avec un ruban rose...

Tant qu'elles sont récentes, on éprouve davantage de gêne envers les lettres reçues qu'envers celles qu'on a écrites. Au fil des années, il doit au contraire être beaucoup plus pénible de relire sa propre prose.

Je ne reconnais même plus mon écriture quand je tombe dessus.

Il y avait aussi de vieilles photos dans la caisse. Sur plusieurs d'entre elles, je dois réfléchir pour savoir si elles représentent Michaël ou moi.

Il faut que Berta apprenne à admettre qu'un vieil homme farfouille dans ses souvenirs les nuits d'insomnie. Elle a d'ailleurs bien des choses à apprendre ! Par exemple, il faut absolument qu'elle cesse de m'espionner chaque fois qu'elle entend des bruits au jardin ou dans la maison. Je ne puis m'empêcher de la soupçonner d'entendre des voix, des voix intérieures. Souvent, Berta est carrément sénile.

Je comprends sans peine qu'elle ait eu peur quand elle m'a vu surgir brusquement derrière le bouquet de sureau, avec ma haute taille et ma corpulence, dans mon pyjama à rayures argentées. Qu'avait-elle à faire auprès du sureau ? Elle a poussé un grand cri, un voisin est venu à la fenêtre, réveillé par le bruit. Comme rien ne se passait, il a dû ne pas en croire ses oreilles et est allé se recoucher.

« Professeur, mais qu'est-ce que vous faites là en pleine nuit ? » a-t-elle demandé.

Ça ne la regarde absolument pas.

Elle ne peut pas savoir que Sophie et moi aimions par-dessus tout les sureaux en fleurs et que parfois nous passions la moitié de la nuit à aller de l'un à l'autre, à pied, à vélo, plus tard dans la Chrysler bleue. Nous aimions les grandes ombelles qui brillaient la nuit, leur parfum aigre-doux ; et, bien qu'ils attirent les pucerons, nous avions planté un bouquet de sureau dans le jardin. C'est là que Berta m'a trouvé.

Après tout, je sais bien que le sureau ne fleurit pas en septembre. Les fruits, je ne les aime pas. Sophie en faisait un sirop que nous donnions à Michaël chaque fois qu'il toussait. Berta ne comprend pas pourquoi elle doit préparer du sirop de sureau que personne ne boit.

Il faudra bien qu'un jour Michaël rentre des Etats-Unis.

Sans doute était-il peu sage de descendre à la cave au petit matin pour voir où en était le sirop, du moment que je sais parfaitement que Berta m'espionne. Et pourquoi ne pas envoyer le sirop aux Etats-Unis? On embarque bien des voitures, on déménage des maisons entières. Après cette nuit, je ne me sens même pas particulièrement fatigué.

Les cinq lis reposent sur le siège arrière de la voiture.

Mes assistants ignorent que, aujourd'hui, c'est l'anniversaire de Sophie – la plupart d'entre eux ne l'ont même pas connue; seule l'infirmière en chef pourrait s'en souvenir. Oublié de mettre le clignotant en tournant à gauche et frôlé d'un cheveu la collision. L'autre sourit. Est-ce qu'il me connaît?

D'habitude, ils agitent un poing menaçant.

Près de la cathédrale, je gare la voiture sur l'unique emplacement libre. Qui m'observerait constaterait que c'est la troisième fois que je m'arrête, d'abord près du pont de Nydegg, ensuite chez la fleuriste, maintenant ici.

Ce n'est pas interdit.

On a mis sous tutelle une vieille aubergiste parce qu'elle prenait trop souvent le taxi. Comme

elle se rebiffait contre cette décision, elle a fini à l'asile. Les psychiatres disaient qu'elle ergotait. J'ai dû examiner son cœur pour le compte des autorités. Il était encore en assez bon état. *Moi*, en tout cas, personne ne me mettra sous tutelle. Berta n'imagine même pas que pareille chose puisse exister...

La place de la Cathédrale est couverte d'interdictions de stationner. Dans le *Jugement dernier* au-dessus du porche, des moineaux ont fait leur nid et souillent visages et vêtements tant des élus que des damnés, sans faire la différence. Michaël voulait toujours voir l'archange à l'épée brandie dont il porte le nom.

Il est vrai que c'était il y a plus de trente ans.

Plus tard, il a chanté la *Passion selon saint Matthieu* avec la Chorale des garçons. Sophie et moi, nous nous étions mis en tête de reconnaître sa voix entre toutes. Je devais saluer de droite et de gauche, serrer des mains : le geste en perdait toute solennité. À l'époque, j'étais le médecin en vogue de la bonne société et je venais d'être nommé professeur.

J'ai toujours détesté les gens de la bonne société. Ce n'est que lorsqu'ils se retrouvaient nus devant moi, le ventre boursoufflé par un cancer, qu'ils commençaient à ressembler à des êtres humains. Mais ils sont tout de même plus agréables que les pauvres : ils s'offrent des savons plus chers et se parfument avec davantage de discrétion. Toute ma vie j'ai souhaité que les hommes soient vraiment égaux. Mais ce n'est pas le cas. Michaël trouve mes vues absurdes, ce qui ne l'empêche pas d'être mal à l'aise aux States.

L'homme qui nettoie la poignée en laiton de la porte au moyen d'un chiffon doux ne s'étonne nullement de me voir pénétrer dans la cathédrale à huit heures et demie un jour de semaine. Il ne sait même pas qui je suis. Dans la nef centrale, quelques personnes seules ou en petits groupes discutent à voix feutrée ou donnent des explications à mi-voix : sur le style gothique du bâtiment, sur les fameux piliers en faisceaux. Les couleurs vives des vitraux resplendissent. J'ai toujours eu un faible pour la madone sur son croissant de lune. Le griffon auréolé est à sa place habituelle – l'intérieur de l'église a quelque chose de rassurant. Ici, rien ne change.

Tout le monde met un imperméable pour visiter les vieilles églises.

Je m'installe entre deux têtes d'ange dans les stalles du chœur. Douce fraîcheur !

À l'orgue, on joue un prélude de Bach. Bien que je ne sois pas mélomane, j'apprécie beaucoup Bach. Sophie penchait plutôt pour Mozart.

J'ai dû m'assoupir. Combien de temps ? L'organiste joue et rejoue toujours le même passage. Il s'exerce.

Le rêve n'était pas désagréable. Un peu oppressant, comme le sont facilement ces rêves brefs qui viennent quand on s'assoupit pendant la journée, oppressant mais pas désagréable : un cortège funèbre venait à ma rencontre, en apesanteur, et on m'a fait l'offrande du cadavre. Je l'ai rêvé très nettement : on me fait l'offrande de ce cadavre.

C'était un cadavre d'enfant, emmaillotté dans

une quantité de linges blancs, même les cheveux. Le visage était découvert, mais on ne le voyait pas. Ce rêve du cortège funèbre était plein de douceur. Dieu merci, je n'ai pas vu le visage. J'en ai assez vu, de ces visages cireux d'enfants morts, le sourire aux lèvres. On dirait qu'ils dorment. Mais quand on y regarde de plus près, on voit que les cils sont collés et que de leur bouche suinte un jus brunâtre.

Dans mes jeunes années, le spectacle de la mort m'attirait. Maintenant il ne me dit plus rien. Petit à petit, on perd même la relation avec sa propre mort.

Seuls les enfants meurent en silence, sans ostentation.

Dans une stalle en face de moi, un petit garçon constellé de taches de rousseur prend des notes pour une composition sur l'église. Ses camarades se promènent dans le chœur et les bas-côtés. À plusieurs reprises, l'un d'eux se cogne par inadvertance contre un des vieux bancs de bois et sursaute à cause du fracas qui couvre un instant le jeu de l'organiste. On entend les moineaux dans le lointain. « Tant qu'il y aura des petits garçons qui prendront des notes pour une composition, m'efforcé-je de penser, le monde poursuivra sa marche irréversible vers le progrès. »

Je commence à croire en l'humanité. J'ai toujours eu la foi.

Naguère, à vrai dire, je ne croyais qu'en moi-même.

Non! *Non!!* Non!!!

Je respire... Les regards compatissants et inter-

rogateurs des touristes et des badauds ne m'atteignent plus. Qu'ont-ils bien pu s'imaginer?

« Qu'est-ce qui fait si horriblement peur à ce vieux monsieur? »

« Faut-il courir à son secours, lui donner le bras, l'emmener – le conduire à l'hôpital, à l'asile des fous... »

C'est toujours la première chose qui vient à l'esprit! Pourtant on est bien content si l'autre se débrouille tout seul!

Ne pas rester sur place!

Surtout, ne pas rire – pas même de soulagement!

Il me faudrait un miroir pour m'assurer que mon visage ne rit pas. Mais puis-je en demander un à quelqu'un?

« Espèce de vieil infatué! » penserait-on. Ou alors: « Il ne manque pas de toupet! »

Quand j'ai quitté l'obscurité de l'église, j'ai tout d'abord été ébloui par la lumière du jour – *puis j'ai vu l'emplacement vide!*

Mon Dieu, quand ont-ils ôté la vieille statue équestre? Comment ai-je pu oublier une chose pareille? Un monument hideux, une monstruosité de bronze, sur cette place, devant ce porche. Pour un... J'ignore si ses hauts faits survivent dans la mémoire du bon peuple. Il y a quelques années, la Municipalité s'est enfin décidée à la déboulonner. La place a retrouvé l'image que nous nous en faisons depuis toujours: vide, harmonieuse, tranquille. Seuls les panneaux de stationnement interdit dérangent encore.

Je sens les palpitations de mon cœur jusque dans mon cou, j'ai le tournis, il faut que je m'asseye, mais pas ici au milieu de la place. Je me dirige vers la terrasse de la cathédrale, que tout à fait officiellement nous appelons la plate-forme, et je reste assis sur un banc jusqu'à ce que je me sente mieux. Respirer profondément – un regard en arrière vers le porche : les moineaux piaillent, l'orgue vibre un peu, tout est en ordre, plus personne ne fait attention à moi...

Une chose que je voudrais savoir : la Fontaine de Moïse a-t-elle toujours été là, dans l'angle supérieur droit de la place ? Les Tables de la Loi brillent, dorées de frais.

Je m'affale sur un banc vide sous les marronniers jaunissants de la plate-forme – personne ne remarque à quel point mes gestes sont lourds et patauds. Dormir un peu maintenant. Et, au réveil : toujours les mêmes vieux marronniers, leurs feuilles qui brunissent lentement, les bogues des marrons aux piquants encore vert grenouille, les mêmes allées de gravier, les mêmes plates-bandes entourées de buis, la même balustrade de molasse, le kiosque météorologique ; dans mon dos la cathédrale : mille flèches et clochetons, colonnes et colonnettes – une pâtisserie de molasse.

Rester assis, tranquillement. Respirer profondément ! Non, je ne veux pas me rendormir. Qui dort perd le contrôle de soi-même. J'arriverai en retard, personne ne s'en étonnera ; peut-être murmurerai-je un mot d'excuse, peut-être pas. Les pulsations redevenues étales et lentes indiquent un rétablissement

progressif du cœur. Sous mes doigts, l'artère du poignet a la consistance d'un tuyau d'acier. Trois moineaux se chamaillent à mes pieds, se donnent des coups de bec, les plumes volent – l'un d'eux prend la fuite, les autres le pourchassent à grand bruit.

Un jeune couple d'amoureux se comporte avec le sans-gêne le plus absolu face au vieillard à la respiration lourde. S'imaginent-ils qu'il dort – ou que ce qu'il voit n'a plus d'importance? La robe de la fille est rose pâle. Le jeune homme l'étrangle presque de son bras passé autour du cou et des épaules. Il l'embrasse. Elle repousse la main gauche du garçon loin de son corps. La robe doit être très fine.

— Non, dit-elle. Pas à dix heures du matin!

— Qu'est-ce que ça change?

Sa voix manque d'assurance.

— Ça change tout, dit la fille.

— De toute façon, il n'est que dix heures moins le quart, rétorque le jeune homme.

Tous deux rient et poursuivent leur chemin. Au bout de quelques secondes, il recommence. La fille à la robe rose pâle se défend. Il y a aussi d'autres promeneurs sur la plate-forme.

Quelle heure peut-il être?

Neuf heures quarante-huit – environ...

Depuis neuf heures, mes assistants m'attendent. Pas sans rien faire, bien entendu : ils examinent leurs malades, donnent des coups de fil, font des prises de sang ou injectent toutes sortes de choses. Je n'ai jamais essayé d'imaginer comment fonctionne mon hôpital en mon absence. Sans problème...

Comme une maison de poupée.

Mourir serait une plaisanterie !

Le jeune couple quitte la plate-forme. La fille s'est débarrassée du garçon ; il la suit.

Les mantes religieuses dévorent la partie antérieure du mâle pendant que l'arrière-train vibre encore des spasmes de l'accouplement. Chez l'invertébré nommé bonellie, le mâle nain s'incruste à demeure dans sa monstrueuse femelle. J'aimerais pouvoir penser à fond aux jeunes gens sans les décomposer en leurs divers éléments.

Ça va mieux. J'ose me lever ; à pas lents, je longe la balustrade par-dessus laquelle, à ce qu'on dit, un cavalier aurait sauté avec son cheval et se serait retrouvé en bas sain et sauf : trente mètres, pour le moins. Personne ne fait attention à moi, je ne suis qu'un promeneur parmi d'autres, des gens qui ont le temps – sous les marronniers qui ne croissent ni ne décroissent.

Je quitte la terrasse de la cathédrale du côté du chœur parce que c'est là que doit se trouver le monument en bronze de Rudolf von Erlach dont l'absence m'a fait si peur tout à l'heure. Il est toujours en place – me voilà rassuré, l'ordre règne à nouveau. Seuls ont été supprimés à titre définitif les quatre oursons de bronze qui l'entouraient jadis.

Je mets trop de gaz en quittant la place de parc. Deux gamins se fendent d'une méchante grimace.

— Il pédale sur l'embrayage, celui-là, constate l'un d'eux.

— Faut croire qu'il en a les moyens.

Ils se tapotent le front du bout de l'index, ne se doutent pas que je les observe dans le rétroviseur. Il

n'y a pas de place dans leur vision du monde pour les vieux messieurs qui mettent trop de gaz et laissent patiner l'embrayage.

Dieu merci, nous sommes jeudi : pas de marché aux viandes ! Je me faufile sans problème entre la bibliothèque municipale et la fameuse maison aux encorbellements. Du temps où je faisais encore des visites à domicile, elle était habitée par un ramolli du cerveau. Un collègue, au fait, un vieux monsieur qui tenait son ménage tout seul. Il savait qu'il avait eu la syphilis, mais ne se rendait pas compte que la maladie couvait encore. Il a commencé par inviter toute la rue des Chaudronniers au restaurant du Théâtre. Les gens se sont moqués de lui, mais n'ont pas forcé sur les consommations, de sorte qu'il a pu régler l'addition sans difficulté. Un peu plus tard, il a organisé un concert public sur la place de la Cathédrale. Il avait engagé la fanfare *L'Harmonie*, tout le monde était content. On lui a fait payer une modeste amende pour avoir organisé un spectacle public sans autorisation. Le cas est devenu plus épineux quand il s'est mis à prêcher dans la cathédrale les jours de semaine. La population l'aimait bien et, longtemps, les pasteurs ne sont pas tombés d'accord sur ce qu'il convenait de faire. Dans ses sermons, il prétendait détenir une preuve de l'existence de Dieu, tirée des sciences naturelles. Selon ses dires, le fait qu'il y ait une écrasante majorité de coquilles d'escargot enroulées sur la droite plutôt que sur la gauche défait les lois de la statistique et prouvait à l'évidence une intervention divine. C'était stimulant pour l'esprit et personne n'avait de

contre-argumentation à lui opposer. Il a fini par exhorter son auditoire à s'agenouiller devant toutes les coquilles dextrogyres. Ses ouailles ont éclaté de rire, et les pasteurs de la cathédrale ont décidé de mettre un terme à cet esclandre. Mais auparavant, il a eu le temps de se rendre à l'Hôtel de Ville, suivi des habitants de la rue des Chaudronniers. Il s'est fait passer pour une réincarnation du prévôt. Les gens accouraient par centaines sur la place. Des jeunes avaient escaladé la fontaine ; ils ont applaudi comme des fous quand il est apparu sur le perron. J'étais en bas : pour l'arrêter, la police était venue me chercher en pleine consultation. Il déchaînait l'enthousiasme de la foule en criant : « Je suis le prévôt réincarné – ton prévôt, peuple de Berne. Et quand je dis prévôt, je veux dire : Dieu ! »

Le commissaire m'a soufflé : « Maintenant, docteur ! Venez, je vous en prie. Nous devons l'emmener, il va trop loin. » Nous avons monté l'escalier, deux policiers ont fait de même de l'autre côté ; il se tenait sur le balcon couvert entre les deux volées de marches : en toute logique, il ne pouvait s'enfuir que vers l'intérieur. Il était parvenu au paroxysme de son discours et hurlait : « Voilà où en est notre Berne ! » Les gens beuglaient. Quand l'homme nous a aperçus, il s'est écrié : « Je ne me laisserai pas engloutir par les puissances des ténèbres ! » et il a sauté du balcon. Il s'est cassé les deux jambes ; la foule a tabassé le commissaire et les deux policiers, car elle aimait bien le vieux monsieur et ses frasques.

Il est sans doute mort depuis longtemps.

Les badauds agglutinés devant la tour de la Zytglogge attendent le carillon de dix heures. On y voit un coq battre des ailes en poussant dix cocoricos, une ribambelle d'ours se mettre en branle, l'empereur sur son trône lever son sceptre à dix reprises, en direction d'un carillonneur doré qui sonne l'heure sur son ordre – le tout est joliment allégorique, une petite merveille de mécanique. Les appareils photo se braquent tous en même temps...

Je colle mon capot à l'arrière d'un trolleybus : excellent moyen de se frayer un chemin dans la circulation sans risquer sa peau.

Michaël était un enfant particulièrement attaché à sa mère ; il ne voulait jamais la quitter. Quand il était malade, sa température montait très vite, il délirait, disait tout ce qui lui passait par la tête ; c'est ainsi que nous avons appris toutes ses amourettes de petit garçon. Je n'avais pas beaucoup de temps pour la vie de famille. La nuit, nous nous asseyions au bord de son lit, nous posions des compresses sur son front brûlant, entourions ses mollets de bandes humectées d'eau fraîche, bref tout le fourbi auquel on prête des vertus thérapeutiques. Sophie était là, assise tel un ange de cire, et me regardait avec ses grands yeux qui disaient : « Toi qui es médecin... » Plus tard ses yeux disaient : « Toi qui es professeur... » J'étais mauvais médecin : je n'avais pas la maladie suffisamment en horreur et je reculais devant les sacrifices humains. Quand Bayer a sorti le Prontosil, le soulagement a été immédiat. Grâce au nouveau médicament, la fièvre de Michaël est tombée d'un coup, et ça le faisait rigoler d'uriner

rouge. Guérir les maladies infectieuses courantes n'avait plus rien de sorcier.

Mais quand Sophie a été condamnée, je n'ai rien pu faire.

Je dois absolument savoir si nous sommes le dix septembre.

Les lis se fanent sur le siège arrière.

Derrière moi, quelqu'un klaxonne avec impatience, un policier brasse l'air et siffle. Le trolleybus s'éloigne. D'énervement, j'enclenche la marche arrière.

Je n'aurais jamais dû faire un petit signe au policier : ces animaux sont fragiles, ils s'en trouvent tout chamboulés. Est-ce qu'il relève mon numéro ? Je ne regarde pas dans le rétroviseur, à dessein.

Je me suis à nouveau collé derrière le bus.

L'église du Saint-Esprit est toujours debout – quoi de plus naturel en des temps aussi pacifiques...

L'horloge de la gare indique dix heures huit.

D'où me vient tout à coup cette incertitude à propos de l'année ? Soixante-trois, soixante-quatre, soixante-c... ?

Aucune importance ! Ne laisser personne s'apercevoir que je ne le sais plus exactement. Ou plaisanter là-dessus sans avoir l'air d'y toucher. « On sait que les femmes retiennent le jour et l'année des événements historiques, mais qu'elles confondent les siècles. »

Aucun sens de l'essentiel !

EN QUEL SIÈCLE VIVONS-NOUS ?

Le policier ne sait plus qu'imaginer pour faire passer un maximum de piétons avant de laisser la

voie libre aux voitures! Surtout ne pas démarrer maintenant! L'embrayage se trouve à gauche, le frein au milieu, l'accélérateur tout à droite. Présélection du milieu! Sur la droite, l'Hôpital des Bourgeois, remarquable bâtiment baroque. Il y a trente-trois ans que maman vit à l'Hôpital des Bourgeois. Depuis dix-huit ans, elle n'articule plus un seul mot. Quand je vais lui rendre visite, elle dodeline de la tête. Les infirmières prétendent qu'elle me reconnaît. Maman est parfaitement propre, convenable et sage; elle consomme moins de nourriture qu'une perruche ondulée. Tout le monde l'aime bien.

« Tout le monde l'aime bien. » C'est ce qu'on disait déjà naguère...

Quand j'avais dix-sept ans, elle m'a poussé au suicide avec sa méchanceté. Par un pur hasard, mon père m'a trouvé à temps et je n'ai pas été expulsé de l'école.

Je vais la voir une fois par semaine et je lui apporte des fleurs. De temps à autre, je répète devant elle la remarque qui a failli me tuer à dix-sept ans. Alors elle dodeline un peu plus fort que d'habitude. J'en conclus qu'elle me reconnaît et qu'elle comprend ce que je lui dis.

Une fois, à l'église du Saint-Esprit, j'assistais à un service funèbre particulièrement pénible. Pourquoi pénible? Sais pas. Maman ou tante Frieda? Sais pas. Plutôt tante Frieda. Maman, j'imagine, habite l'Hôpital des Bourgeois et dodeline de la tête. À ma prochaine visite, je tâcherai d'en avoir le cœur net.